

## Lettre de Gabriel Bounoure à Jean Paulhan, 1957-07-12

**Auteur : Bounoure, Gabriel (1886-1969)**

Voir la transcription de cet item

### Transcription

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

2 Fichier(s)

### Citer cette page

Bounoure, Gabriel (1886-1969), Lettre de Gabriel Bounoure à Jean Paulhan, 1957-07-12, 1957-07-12.

Société des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle).

Site *HyperPaulhan*

Consulté le 31/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Paulhan/items/show/13524>

Copier

### Information sur la lettre

Date 1957-07-12

Destinataire Paulhan, Jean (1884-1968)

Langue Français

### Informations sur l'édition numérique

Mentions légales

- Fiche : Société des Lecteurs de Jean Paulhan ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Lettre : Ayants-droit de Jean Paulhan

Éditeur Société des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle)

Notice créée par [Équipe HyperPaulhan](#) Notice créée le 09/04/2021 Dernière modification le 28/11/2025



cher Ami

cette nuit, (grande, virgineuse, pleine de chauves-souris) je ne dormirai point sur la pierre blanche, et pourtant j'ai rêvé à vous, j'ai rêvé de vous. Vous me rendez visite dans une villa qui par la nuit, se redéfinit libanaise. Vous arrivez en cavalier (pas du tout apocalyptique) mais familier, très élégant (avec de splendides bottes jaunes), maniant avec aisance un joli cheval arabe gris nerveux, capricieux. On entreait dans un salon sous le plancher, comme chez un herboriste, était recouvert de toutes les plantes odoriférantes que produis la montagne libanaise : zaatar, abrouth, zubar, hysse et romarin et une couche épaisse de feuilles d'orangers. C'était merveilleux. Fenêtre close, l'odeur était enivrante. Attire par elle, sans doute, le cheval qu'on avait cru attaché au porche, entraîné

ce velours extraordinaire de cigarettes, de magnificence et de élégance des salons. Et ces dégustations à pas minaudiers qui nous font faire se l'énergie d'écouter à l'heure chronométrée, de préférence à l'heure - révolution. Vos grandes soixante et une années, tout est accordé dans votre équation, admissible. — Je vous embrasse affectueusement

G.B.

aussi dans ce curieux salon où l'on se batait bien que si il ne prenait point part à la conversation, c'était par simple décret. Guiglain conversait d'ailleurs. Vous meubliez toujours, avec une chaleur incomparable à réciter l'*Histoire de Port-Royal* ou Racine, — alors que j'aurais préféré vous entendre parler des propriétés des simples chaleurs à nos pieds. Puis abandonnant les jasettes, vous étiez tout à coup très au fait contre Heidegger, à qui vous reprochiez de ne pas définir "l'être et l'êtant." Question qui laissait froid mon ami Noureddine Beyhum, propriétaire de la villa, du salon et des herbes magiques. Sans doute fort Vega de son genre vos préoccupations n'étaient point partagées, voici mes excuses si je brusquement, vous et le rauhaut cheval arabe qui avait une chevelure d'ange. Je n'ai trouvé à ce rêve aucune interprétation raisonnable ou déraisonnable — j'admette que ce qu'il y avait aussi au fond une curieuse ambiguïté, sans doute celle de la personne d'un libanais (?) ?

Tels sont tous les pléonasmes de nos mits et peut-être seriez-vous capable de trouver la logique de ces apparitions, logique, plus obscure qu'elle-même, bien sûr ! Je n'ai pas, bien sûr aussi, que la dernière partie de votre magnifique étude sur le "Caravaggio observateur" [L'art N°1 de la NRF en mars et avril ne me suis point parvenu, — effet ordinaire du Transocéan et du filé qui l'ont mis]. — J'autre part depuis les événements, le libanais en larmes se regardent peu les yeux à France). J'attache à être en France pour faire le communiqué et de l'analyser où vous déployez